Les effets de l'errance sur le langage adolescent

Michèle Benhaïm

▶ **To cite this version:**

Michèle Benhaïm. Les effets de l'errance sur le langage adolescent. Cliniques méditerranéennes, 2014, 90, pp.95 - 95. 10.3917/cm.090.0095 . hal-01429355

HAL Id: hal-01429355
https://amu.hal.science/hal-01429355

Submitted on 16 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Michèle Benhaïm

Les effets de l'errance sur le langage adolescent

La violence singulière et collective faite à l'intime et à la civilisation signe une clinique adolescente contemporaine où les sujets que nous rencontrons témoignent d'expériences de vie terrifiantes, énoncées comme telles, c'est-à-dire sans possibilités associatives, et nous laissant percevoir une dimension d'*intraduisible* que les mots, d'emblée et par définition, ne sauraient recouvrir. C'est l'œuvre du transfert et de son cortège de répétitions et d'élaborations qui, parfois, lorsque le sujet fut davantage *éclipsé* qu'effacé, pourra prétendre à s'échapper du gouffre traumatique laissant ces adolescents comme suspendus, en détresse et sans souffle. Les premiers temps de la rencontre, devrais-je dire du *contact*, confrontent le clinicien à des attaques du langage et du lien qui lui est subordonné. Ce texte vise à tenter de dénouer quelques enjeux de ces impasses massives actuelles et à rendre compte de quelques mises en mots de l'indicible des traumas relatifs à des modes d'échanges familiaux « ordinaires », violents ou pervers.

Dans ma pratique quotidienne de clinicienne, je rencontre un adolescent terrifié qui me dit : « J'ai pas pris racine alors j'ai pas de projets », un adolescent qui sème la terreur, sachant que la terreur affecte la subjectivité, qui caillasse les bus mais s'en fout tant qu'il n'y a pas de témoins, une adolescente qui s'ennuie mortellement donc se rend chez les flics en prétendant des vols d'autoradios, ou encore une adolescente qui se scarifie la langue – pourquoi ce besoin de cruauté corporelle, pour obtenir le soulagement d'un trop-plein de jouissance ? –, boit de l'eau de Cologne, respire du déodorant la tête enfouie dans un sac plastique, raconte, comme elle raconterait un film

Michèle Benhaïm, professeur de psychopathologie clinique Aix-Marseille université LPCLS EA *32 78 (Laboratoire de psychopathologie clinique langage et subjectivité), responsable du master de psychanalyse et psychopathologie clinique* AMU, *8 rue Alfred de Musset F-13006 Marseille – michelebenhaim@voila.fr*

vu la veille, les détails des maltraitances et des viols subis en famille, puis passe à l'acte dans un geste qui relève plus d'un silence signifiant que d'une signification.

Cette clinique très contemporaine repose sur une double logique : d'une part le fait que ce sont tous là des sujets qui ne sont plus à même de dire de quoi ils se plaignent – certains adolescents hurlent « ne me demande rien ! » –, ce qui témoigne, non pas d'une demande justement, mais d'une absence de point d'accroche à la demande, et, d'autre part, la violence des réponses qui sont parfois apportées relevant de processus économiques dont la particularité est de reposer sur une logique cognitivo-comportementale, d'anesthésier la pensée, d'uniformiser, d'évaluer, de compter, d'objectiver, de gérer, de désubjectiver, de désymboliser, de déstructurer et de fracasser la seule institution qui nous importe, celle du sujet de la parole.

Les exemples cités ici rapidement sont stupéfiants, non pas de seulement exister mais de par leur massivité, leur banalité et le manque d'affects qui les spécifie. La rencontre avec ces adolescents désigne une rupture commune de leur histoire faite de violences continues – comment un ado peut-il intégrer des coups et des viols ? J'ignore si nous avons affaire à une NEP (nouvelle économie psychique) comme le suppose C. Melman, mais nous pouvons questionner cette banalisation d'une sorte de NEF (nouvelle économie familiale).

Ces sujets sont des « uns tout seuls » pris dans un hors-lien généralisé. Or, nous savons que le processus de symbolisation repose sur ce qui lie la violence du registre pulsionnel et justement les semblants du lien social. Lacan disait : « Reste qu'un homme se fait L'homme à se situer de l'Un-entre-autres, à s'entrer entre ses semblables[1]. » Les sujets adolescents que j'évoque, à défaut de pouvoir élaborer les opérations psychiques de coupure et de lien propres à l'adolescence, sont habités par les effets d'une succession de ruptures parfois incompréhensibles. Or la rupture, à l'inverse de la nécessaire séparation, blesse les opérations symboliques, ce qui engage le sujet dans une utilisation singulière de son corps propre, présentation spectrale, cruauté qui atteint l'entourage et qui laisse des jeunes rompus, interrompus, exclusivement habités de ruptures, mais non séparés. Je recevais une mère qui payait des séances de chirurgie esthétique à sa fille pour réparer les traces de scarification… À ce hors-engagement désirant maternel fait écho le hors-échange adolescent qui ne s'engage dans rien et revendique dans un contexte tyrannique que *tout lui est dû et tout de suite ;* sans doute doit-on y entendre un cri de vérité si l'on est d'accord pour penser que la préoccupation maternelle primaire est due à tous et que chaque sujet a le droit d'avoir

1. J. Lacan (1974), « Préface à *L'éveil du printemps* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.

été, un temps, dans le désir de l'Autre, la huitième merveille du monde, ce que Freud nommait narcissisme, socle d'une sécurité interne fondamentale.

Au-delà des revendications incessantes, les attaques de l'Autre, celui-là même qu'on n'est plus en mesure d'appeler ou celui-là même auquel on emprunte le trait que l'on a en haine ; d'ailleurs, dans un des foyers où j'interviens, les adolescents ne parlent plus, ils hurlent pour couvrir le bruit de leur propre pensée, ils grognent pour éviter tout échange et rendre fou l'entourage dont il ne reste au bout d'un moment que l'épuisement – cet entourage, figure paternelle n'ayant peut-être rien maîtrisé en temps et en heure –, ils nous invectivent par onomatopées, et, encore plus intéressant, profèrent à longueur de temps « j'dis ça, j'dis rien » : dire et ne pas dire sont devenus équivalents, façon de ne pas parler la langue de l'autre, c'est-à-dire de ne pas être ensemble. Ni divisé ni séparé, l'adolescent ne soutient ni ne se soutient de la parole.

Ainsi peut-on avancer que cette clinique adolescente rompue et interrompue se spécifie d'une faillite des processus identificatoires, dont les effets retentissent directement sur le langage. Je n'évoquerai pas les derniers faits divers devenus aujourd'hui tellement banals que même Michael Moore ou Gus Van Sant n'en font plus des films et qui consistent en l'assassinat d'adolescents entre eux, en défenestrations et autres qui recèlent au cœur de leur logique les traits pulsionnels du *regard de travers*[2] et de l'absence totale de paroles.

Pour qui a vu ou lu *We need to talk about Kevin*[3], en effet, il est urgent de parler (de) Kevin… Ce texte et le film qui s'en inspire retracent avec finesse et angoisse ce qu'il résulte d'une détresse maternelle primaire associée à un défaut paternel dont l'effet se loge dans une faillite extrême de transmission (du) symbolique, donc dans une impossible humanisation du désir, et qui se résout dans un bain de sang où la jouissance, faute de condescendre au désir par la voie de l'amour, ne peut plus emprunter que la voie de la haine.

« Moins vous me parlez, plus vous me rendez service », ainsi s'exprime Catarina, 16 ans. Elle n'a pas de demande, est insensible à la douleur des autres, raconte froidement les agressions subies et commises.

« Je n'ai rien à perdre, j'ai déjà tout vu », ainsi parle Rodolphe, 16 ans et demi. Il attend de – je le cite – « planter quelqu'un » pour aller en prison « finir ses jours ».

« J'ai zéro estime de moi-même et je n'ai pas trouvé d'autre moyen de dire que j'étais intéressante que ma sexualité, mon nom c'est "la crasseuse" », ainsi se présente Clara, 15 ans, dont le père a succombé sous ses yeux à une

2. X. Canonge et J.-L. Pedinielli, *Le regard de travers*, Paris, Armand Colin, 2014.
3. L. Shriver, *We Need to Talk about Kevin*, New York, Harper Perennial, 2006.

mort d'une violence inouïe. Rien ne la rassure, elle refuse toutes les propositions et elle souffre d'une immense solitude.

Victorine fait la loi, elle hurle à longueur de jour et de nuit, elle hurle dès qu'on lui adresse la parole pour couvrir nos voix, nos mots, nos sons. Elle hurle quand elle est seule aussi comme pour ne pas s'entendre penser. Elle boit parfois beaucoup, et dans ces moments-là, elle évoque ce qu'elle nomme ses « blessures intérieures, invisibles », autrement dit les rejets répétés dont elle fut l'objet.

Pour s'inscrire dans le monde, la loi doit nous avoir été signifiée, ce qui nous évitera de devoir l'incarner. Il nous faut avoir été pensé pour intégrer que penser vaut le coup, il faut avoir compté pour un Autre.

Claude a peur de mourir et répète souvent « je ne vous aime pas, j'ai envie de vous frapper ». Dans le groupe d'adolescents, il est le souffre-douleur, il se tient comme un animal blessé, écorché vif. Un jour, il a attaqué un magasin à coups de pierres. Des gens furent blessés. De ce passage à l'acte, il ne fait pas un événement et dit seulement : « Comme il n'y avait pas de témoins, rien ne dit que c'est moi. » De quel témoin s'agit-il ? De quel Autre est-il ici question ? Comment exister hors du regard de l'Autre ? Tandis que ces questions m'envahissent, Claude raconte combien il fut négligé par sa mère, dépressive, et comment dans la fratrie, « il ne comptait pour rien ». « Pour ma mère tout était pareil… » J'interroge cette indifférenciation et j'entends derrière la plainte de Claude une sorte d'absence de transmission d'une certaine hiérarchie de valeurs : dire/ne pas dire, aimer/haïr, parler/agir, tout semble équivalent… D'ailleurs sa mère pouvait dans un même mouvement le battre à coups de bâton et le faire dormir dans son lit. Lancer des pierres donnera un peu de relief à la vie, puis il faudra des mois pour revenir à cette question altéritaire convoquée par le signifiant « témoin » ; en effet, quand il sera question pour lui de l'entrée dans une formation qui l'intéresse, Claude hésitera. Questionnant son éventuelle peur de ne pas y arriver, il finira par dire : « Non, non, ce n'est pas que j'ai peur de rater, je sais que je vais réussir mais… *qui va le voir ?* »

Face à des histoires émaillées parfois de points d'indépassables, nous devons néanmoins faire encore le pari de l'accueil, d'une certaine forme d'accueil clinique qui modifie, déplace l'impossible. Luna, 17 ans, s'entend dire par ses parents qu'elle aurait dû mourir à la place de sa sœur ; à la disparition de cette dernière, un caveau pour trois fut acheté et Luna me dit : « Même morte ils ne veulent pas de moi. » Dans les premiers temps au foyer elle refuse qu'on lui adresse la moindre parole et encore moins que l'équipe se préoccupe d'elle. Elle mettra le feu aux cheveux de son éducatrice, ne me regardera jamais quand je lui parlerai, hurlera pour couvrir ma voix, me souhaitera de mourir, puis se reprendra pour préciser : « Non, pas que vous soyez morte, mais que vous soyez très très malade ! » C'est sur ces mots, au

milieu du verre brisé de la dixième cafetière qu'elle lance contre le mur pour éviter de nous la lancer dessus, qu'un fil d'accroche se tisse, dans la violence du transfert, au moment où je lui dis juste, alors qu'elle me menace, « moi ? » et qu'elle s'effondre (enfin) en larmes. Quelques instants plus tard, elle dira : « J'ai toujours espéré que ma mère tombe malade pour qu'elle ait besoin de moi… »

L'exclusion est double, sociale – « être au milieu de nulle part » comme le dit Sofia qui traîne ses quatorze ans de foyer d'accueil d'urgence en foyer d'accueil d'urgence – et psychique. N'avoir pas eu de mère à réparer révèle combien le maternel consiste en ce qu'une mère désire que le bébé désire être nourri par elle et combien l'enfant se construit sur cette illusion de combler le désir de la mère… C'est ce que recouvre le droit d'avoir été au moins une fois « la huitième merveille du monde pour l'Autre ».

À défaut, la clinique adolescente de cette logique d'exclusion témoigne des efforts incessants mis à l'œuvre par le jeune sujet pour se faire objet de douleurs (cruellement auto-infligées ou infligées par l'autre) et/ou pour tenir l'autre à distance à tout prix – cela peut aller de se faire oublier par l'autre jusqu'à lui cogner dessus.

« Dans ma famille, quand on se touchait, c'était pour se faire mal », dit Valérie qui, à 14 ans, mange de la bouillie pour bébés en tenant un discours de gangster expérimenté. Ce paradoxe déroutant s'élucidera lorsqu'elle évoquera ses projets incendiaires en termes de « vengeance ». Winnicott dit de la vengeance qu'elle repose sur un « vouloir son dû ».

Certains adolescents nous mettent dans de véritables impasses en nous poussant à bout, en nous mettant « hors de », « hors de quoi ? », et lorsque nous atteignons avec eux l'absence manifeste de la moindre ouverture possible, nous nous trouvons mis en demeure de devoir céder sur notre désir pour assister au déchaînement de la jouissance ou se confronter au passage à l'acte et laisser ainsi libre cours à une forme de jouissance tout aussi énigmatique. Mais André Green disait qu'« avec les cas limites l'analyste travaillait avec ses défaillances[4] ».

Les situations qui m'évoquent ces impasses se spécifient toutes de la même dimension langagière : les cris, les hurlements, les sons inarticulés, sans ponctuation, sans origine, sans fin. Winnicott insiste, à propos de la psychopathie et de l'agressivité chez l'enfant, sur la positivité du recours à l'acte, non seulement comme message, mais comme expression d'un espoir encore possible dans les capacités de l'environnement.

Nous savons que l'autre maternel *donne sens* à l'agir inefficace de l'enfant en en faisant une « demande ». La voie de décharge acquiert ainsi « une

4. A. Green (2010), *Illusions et désillusions du travail psychanalytique*, Paris, Odile Jacob, 2013.

fonction secondaire d'une extrême importance, celle de la compréhension mutuelle[5] ».

Les éléments de transfert en jeu dans la relation que j'ai essayé de mettre ici en lumière témoignent d'une sorte d'« erreur », de « faux » jugement : en effet, l'adolescent se trompe de question et là où il croit qu'il lui faut choisir (bon/mauvais objet, père biologique/père adoptif, père/mère, mère/éducateur, etc.) il lui faut, en réalité, se séparer.

Non convaincu d'avoir une place dans le monde, persuadé de son exclusion, de ne compter pour rien, l'adolescent fait l'économie des mots. La disqualification de la *fonction* du langage n'efface pas seulement sa valeur de communication. Elle entraîne avec elle le *désinvestissement* de sa valeur de *représentation.*

Julia, seule enfant placée de la fratrie, dira : « Pendant que j'étais fille unique, seule au monde, eux, ils grandissaient. » Se séparer, compter pour l'autre, parler, demander, désirer sont les éléments incontournables pour anticiper la finalité de la mise en œuvre d'un projet. Là exactement se situe le décalage qui consiste à accueillir socialement un adolescent en attendant de lui qu'il fasse quelque chose, alors que lui, pour l'instant, se débat dans une opération de survie psychique. Le vacillement, la fragilité de l'intériorisation semblent être ses caractéristiques. Comment investir la métaphorisation de ses objets d'investissement, passer de la représentation-chose à la représentation-mot et faire le deuil des objets premiers si la représentation-mot n'offre pas de solidité pour recueillir l'investissement pulsionnel, celui-ci la faisant voler en éclat dès qu'il est un tant soit peu en excès ? Comment la psyché pourrait-elle alors *déplacer* sans trop de détresse ses investissements, et soutenir le fantasme comme compensatoire de la perte au dehors, en l'intériorisant ?

Parfois pour exister un peu l'adolescent n'a d'autre ressource que l'exhibition d'une escalade d'événements inquiétants, d'autre issue que l'acte (nous) inquiétant. Sylvia ne voulait pas parler, ne voulait pas dire, elle finira par se jeter sous un camion sous les yeux de son éducatrice. Rescapée, elle soulignera, alors qu'on se trouve à son chevet : « C'est la première fois que je parle. » Le passage à l'acte qui finira ici par faire limite met en lumière le *no limit* infernal qui ne borde pas l'adolescent et ne propose aucun contenant à sa parole. D'ailleurs la même jeune fille, une fois qu'elle avait tout cassé autour d'elle, se scarifiait cruellement comme dans une tentative d'inscrire deux fois l'indicible, dont une sur le corps propre.

Pourquoi certains adolescents se détruisent-ils ou détruisent-ils tout sur leur chemin ?

---

5. S. Freud (1895), « Esquisse pour une psychologie scientifique », dans *La naissance de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1996.

Toujours, en creux, chez tous, un sentiment d'injustice profond. Suela, 16 ans, tient un récit sordide et désaffecté. Elle me dira : « Je viens vous voir pour que vous me parliez de moi. » Quête de mots, quête de signifiants qui la représenteraient et qui firent défaut en leur temps ? Elle quête un discours sur elle, un Autre quoi, un Autre désirant qui la pense et la parle. Les entretiens sont éprouvants, sa tension peut chuter d'un coup, sur un mot, un silence, alors, elle ne peut finir sa phrase, il y a comme un trou, un arrêt brusque de la pensée, une dissociation furtive, voire une interruption d'existence, et lorsque l'on reprend le cours du travail, on se retrouve à la case départ. Se rejouent dans le transfert, d'une part, ce qui est peut-être en jeu pour ce qui la concerne, dans une « perversification » du rapport à l'Autre : la désaffectation, la désinscription, la non-expérience, la déshistoricisation, et d'autre part, pour ce qui concerne le clinicien, un moment de défaillance, de relâchement de son attention dans le champ de la préoccupation maternelle primaire. Ce que Winnicott repérait dans l'expression de certains patients qui exprimaient une sensation de tomber dans le vide.

Il ne s'agit pas plus ici que dans une clinique plus ordinaire, de guérir, mais d'écrire le texte de logiques impossibles. Cette clinique a d'extrême de nous confronter à des sujets en état extrême, il nous reste à instituer les bases d'une reconstruction du rapport du sujet au corps et au langage. C'est difficile et pourtant, écouter la perpétuelle invention du vivant, c'est ce que Freud a fait en faisant du délire, non plus un déficit, mais une tentative de guérison. Permettre au sujet de symboliser son existence, faire le pari du sujet permet de modifier le réel, certes ça reste toujours à la même place mais ça produit aussi du neuf. Les rebrancher sur la culture, c'est-à-dire l'humain, nécessite de se frotter à l'extrême du transfert. Dans une « proximité suffisamment bonne », le transfert nous engage à ne pas perdre le fil du récit, en pariant sur la capacité de tout sujet à ne pas être condamné à la répétition à perpétuité. Nous assistons clairement alors à un bouleversement des identifications, bascule réouvrant un champ des possibles. Le transfert engagé par l'analyste doit viser à changer la qualité de l'autre et ainsi à réintroduire le sujet dans l'altérité : sorte de passage d'un autre de la cruauté à un autre du désir. L'adolescent hésite… ça tombe bien, le temps de l'hésitation, c'est le temps du désir.

Bibliographie

Canonge, X. ; Pedinielli, J.L. 2014. *Le regard de travers*, Paris, Armand Colin.

Freud, S. 1895. « Esquisse pour une psychologie scientifique », dans *La naissance de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1996.

Green, A. 2010. *Illusions et désillusions du travail psychanalytique,* Paris, Odile Jacob, 2013.

LACAN, J. 1974. « Préface à *L'éveil du printemps* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.
SHRIVER, L. 2006. *We Need to Talk about Kevin*, New York, Harper Perennial.

Résumé
Ce texte rend compte d'une clinique très contemporaine de l'adolescence et tente, à travers les blessures faites au langage par les adolescents, de conceptualiser des notions telles que « nouvelle économie familiale », « détresse maternelle primaire », perversification du lien alteritaire, déhistoricisation, défaillance du clinicien. Le transfert, dans « une proximité suffisamment bonne », demeure le lieu possible d'une rectification du rapport du sujet au réel.

Mots-clés
Langage, adolescence, autre, famille, transfert, exclusion, détresse.

THE EFFECTS OF THE WANDERING ON THE ADOLESCENT LANGUAGE

Summary
This text takes place within a very contemporary clinical practice of the adolescence and it tries, through wounds made for the language by the teenagers, to conceptualize notions such as « New Family Economy », « Primary Maternal Distress », *perverted* links in the otherone, *déhistoricisation*, failure of the clinician. The transfer, in « a good enough closeness », remains the possible scene of a rectification of the relationship of the subject in the reality.

Keywords
Language, adolescence, other, family, transfer, exclusion, distress.